

La revue des ressources

-- Revue en revue - Archives - Un Café sur la colline, roman en progrès --

Un Café sur la
colline, roman en
progrès



Coin fumeur

Sophie Képès
jeudi 3 novembre 2005

Aussi loin qu'il s'en souvienne, écriture et cigarette sont indissolublement liées dans sa vie. Il a commencé à fumer très tôt, à dix ans, accoudé au bastingage d'un ferry qui l'emmenait à l'île de Brac pour un voyage scolaire. C'est une petite manouche délurée qui lui a offert le fruit de la tentation - elle avait chipé le paquet à l'un des surveillants. Des mentholées, il n'a jamais oublié la saveur à la fois fraîche et corrosive de la première bouffée, même s'il les déteste aujourd'hui. Il a tout de suite avalé la fumée comme un grand, sans s'étrangler, sans tousser, il n'en était pas peu fier devant Mara. La brunette à ses côtés avait quatre ans de plus que lui, elle venait à l'école quand ça lui chantait. Sa voix tournait déjà rauque et ses formes débordaient de sa chemisette blanche, attirant les regards des garçons et bousculant leurs sens encore engourdis. Elle était tellement plus intéressante que les autres filles de la classe, et en même temps elle lui faisait un peu peur. Les deux délinquants se sont hâtés de parachever leur forfait, et ont lancé presque en même temps leur mégot dans le sillage profond que traçait le bateau, comme s'il avait entrepris de couper en deux le bleu radioux de l'Adriatique - à tribord, la voie rectiligne du bien, à babord, le péché retors au goût de menthe.

Le soir même, rentré à minuit complètement épuisé par l'excursion, sous les draps de la chambre qu'il partageait avec son frère, sans cesser de lécher ses lèvres salées et crevassées, il a gribouillé fébrilement sur une feuille volante son premier texte de fiction. Il ne sait plus de quoi parlait l'histoire, perdue pour la postérité. Probablement de Mara et de la cigarette. Son aîné le menaçait d'appeler leurs parents s'il n'éteignait pas la lumière, mais il s'en fichait. Il avait découvert quelque chose qui ne devait plus jamais l'abandonner.

Plus tard, il a fait des études qui l'ont éloigné des siens. Mara et ses formes troublantes ont sombré dans un passé qui lui devenait chaque jour plus étranger. D'ailleurs, elle avait cessé de venir à l'école en plein milieu de cette année-là, l'année de la cigarette. Sans doute avait-elle été mariée sitôt pubère, comme c'était la règle dans son milieu. Ah ! Mara et sa tresse brune et rousse, son odeur de baies sauvages et de sueur acide, qu'est-elle devenue ? Où est-elle aujourd'hui ? Quand il s'est mis à écrire des livres, la cigarette l'a accompagné à chaque pas de son travail. Les deux choses marchaient ensemble : lire et fumer, fumer et écrire, faire une pause et en griller une, s'y remettre et tasser le mégot dans le cendrier bleu turquoise, bleu agate, bleu aigue-marine, bleu lapis-lazuli... bleu adriatique. Une phrase, une volute qui s'élève. Un mot, une braise qui s'affale. La cigarette dans une main, le stylo dans l'autre. Un équilibre, une complétude. Les meilleurs instants de sa vie...

Il est assis sur un appui de fenêtre en face de son immeuble, absolument indifférent à l'agitation dérisoire autour de lui : pompiers sans eau, voisins affolés, cris de désespoir et malédictions. La chaleur intense des étages supérieurs qui achèvent de brûler ne le gêne pas davantage. D'ailleurs, il neige. La couleur orangée de l'incendie contraste étrangement avec le blanc sale des flocons qui errent entre ciel et terre, égarés. Il ne se demande pas pourquoi il neige en été. Il essaie simplement de repérer un flocon parmi d'autres et de suivre sa trajectoire jusqu'au sol. Un flocon unique, aussi unique que l'est resté le jour de sa première cigarette, ce jour englouti dans un univers mythologique. A chaque instant son regard isole un nouveau flocon et s'efforce de ne plus le lâcher - tentative désespérée. Tout à coup il remarque que les flocons ont viré au gris foncé. Ils s'étirent en tortillons grumeleux que le vent fait valser, et pleuvent mollement, fantasques... Tiens, en voici un plus grand que les autres. Il l'attrape au vol et s'étonne de le trouver tiède comme un oiseau pris au piège. En refermant son poing, il a broyé le flocon en fines particules qui adhèrent à sa paume, y traçant des signes anthracite qu'il s'efforce machinalement de déchiffrer...

En un éclair, il comprend : ce ne sont pas des cristaux de givre, mais du papier à demi calciné,

encore marqué par les caractères d'imprimerie ! C'est sa bibliothèque qui est en train de se consumer trente mètres au-dessus de lui, sa bibliothèque tant choyée ! Tous ses livres réunis un par un, recherchés parfois pendant des années, sa passion et sa fierté... Un coup violent en pleine poitrine lui fait perdre l'équilibre. Son bien le plus précieux, voilà qu'il doit y renoncer. Cela ne leur suffit pas d'avoir assassiné ses proches dans un autre bombardement, il leur faut aussi sa bibliothèque...

Il se laisse glisser sur le trottoir. Comme ça, au moins, il est sûr qu'il ne pourra pas tomber plus bas, sauf dans la fosse commune, quand son tour viendra. Les cendres pleuvent sans arrêt sur ses épaules, ses cheveux, il en est couvert. Il les laisse où elles sont. A présent il sent leur chaleur, comme si les pages étaient encore vivantes, palpitantes. Comment a-t-il pu croire qu'il neigeait ? Sa maison brûle, par chance il n'y était pas quand l'obus est tombé. Il devine au ton des interjections autour de lui qu'il n'y a pas eu de victimes, en dehors de ses livres bien-aimés. Les abrutis des collines les ont autodafés. Seule consolation : on ne pourra pas l'accuser de pyromanie, cette fois... Car cela s'est produit douze ans plus tôt. Il s'était endormi un livre à la main, dans l'autre une cigarette allumée. Toute sa chambre a brûlé, et lui s'en est sorti de justesse. Ensuite les gens de l'immeuble l'ont mis en quarantaine pendant plusieurs mois. On le regardait avec suspicion et on parlait dans son dos - alors que les trois quarts des occupants étaient eux-mêmes des fumeurs invétérés ! Mais ce qui l'a le plus ennuyé, c'est que la jeune femme du quatrième ne le saluait plus et prenait un air réprobateur quand elle le croisait dans l'escalier, lui, le dangereux incendiaire du septième. Il ne peut s'empêcher d'en sourire, même aujourd'hui...

Des ombres confuses vont et viennent, rien ne change, il est seul. Il sort de sa poche un paquet de Drina, prend une cigarette, la glisse entre ses lèvres. C'est alors qu'il découvre qu'il a aussi perdu son briquet dans la catastrophe. Il a l'impression de s'enfoncer un peu plus dans le trottoir. Mara, tu me manques, murmure-t-il avec douleur. Je n'ai pas pensé à toi une seule fois depuis trente ans, c'est vrai, mais en ce moment, à cette seconde, si tu savais à quel point tu me manques... Pris d'une inspiration, il redresse la tête et repère dans l'atmosphère épaisse un flocon de dimensions imposantes, encore braisoyant. Il le happe et l'approche rapidement de sa cigarette. Il aspire de toutes ses forces la première bouffée, qui se déploie en lui et vient l'habiter comme une consolation. Ah, Mara, je te remercie, marmonne-t-il. Au fait, je me demande si c'est du Miguel Cervantès, ce que je suis en train de fumer... à moins que ce ne soit du Dino Buzzati... ou peut-être du Danilo Kis ? C'était lui-même un grand fumeur, d'ailleurs il est mort d'un cancer du poumon à cinquante-quatre ans, à Paris, parce qu'on n'en voulait plus chez lui, à Belgrade, de ce grand écrivain trop libre... Oui, cet arrière-goût de dérision, il se pourrait bien que ce soit du Kis... Cette longue braise lui ressemblait un peu, mince, noire et flamboyante... Merci, Kis, pour cette cigarette, je la fume à ta mémoire... Merci, Mara, je ne t'oublierai plus, c'est juré... Merci...

Il a toujours aimé lire et fumer, fumer et écrire. En même temps.